

VIII

LES MOTIVATIONS DE LA MÉTONYMIÉ

On pourrait songer à appliquer à la recherche des motivations de la métonymie la même démarche que pour la métaphore. Mais le problème ne se pose pas dans les mêmes termes. Alors que la métaphore est toujours sentie comme un écart par le locuteur et son destinataire à moins qu'elle ait atteint un degré avancé de lexicalisation, la plupart des métonymies passent inaperçues dans les conditions normales de communication et ne sont révélées que par l'analyse linguistique ou stylistique. Puisque la métonymie n'est pas nécessairement perçue comme un écart de dénomination par celui qui l'emploie, il est moins nécessaire de rechercher quelles sont ses motivations conscientes et volontaires.

CICÉRON, après avoir énuméré les diverses raisons que l'on peut avoir de se servir de la métaphore, se montre beaucoup plus discret dès qu'il s'agit de la métonymie : « *ornandi causa proprium proprio commutatum* » « c'est pour orner que l'on met un mot propre à la place d'un autre mot propre »¹. Les exemples qu'il cite ensuite ne laissent aucun doute sur le fait que c'est la métonymie qu'il désigne ainsi ; on peut remarquer en passant que cette manière de caractériser la métonymie est conforme à la description que nous en avons donnée : le terme métonymique reste en quelque sorte « un mot propre » puisque sa substance sémique n'est pas altérée.

Mais n'y voir qu'un ornement ne semble pas suffisant pour justifier le recours à ce mécanisme particulier que nous avons analysé comme un transfert de référence selon une relation dont il serait fait ellipse dans le discours. Et pourtant, quelque limitée qu'elle soit, la remarque de CICÉRON ne manque pas de pertinence. Orner le discours, c'est lui donner une composante esthétique, c'est répondre à la fonction du *delectare* ; c'est par conséquent lui donner un caractère de « litté-
rarité ». Or le recours au mécanisme métonymique apparaît dans de nombreux cas comme la trame constante de l'écriture littéraire,

1. *De Oratore*, III, XLII-167.

quelle que soit l'esthétique particulière à laquelle se réfère l'écrivain. Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir à n'importe quelle page Molière, Racine, Stendhal, Flaubert ou Maupassant. Il est certain que l'écart par rapport au fonctionnement normal de la référence diminue l'attention portée aux choses, au profit d'une attention plus vive aux mots : il en résulte un renforcement de la fonction poétique, comme le remarquait déjà CREVIER dans le chapitre de sa *Rhétorique française* consacré à la métonymie et à la synecdoque² :

Ces mêmes figures servent aussi pour l'ornement... Mais j'entends ici par ornement ce qui jette un certain éclat. Si vous dites d'un homme extrêmement avare, *c'est l'avarice en personne*, votre expression, qui met l'abstrait pour le concret, acquiert par là une grande énergie. Quand Boileau a dit :

Chaque climat produit des favoris de Mars :

La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars ;
et ailleurs,

Fouler aux pieds l'orgueil et du Tage et du Tibre ;
si vous rappeliez les expressions simples, et que vous disiez *grands guerriers, la France, l'ancienne Rome, les Espagnols, les Italiens*, ces beaux vers perdraient beaucoup de leur grâce et de leur prix.

En même temps qu'elle met en valeur la substance formelle du message, la métonymie complète la fonction référentielle normale du langage en superposant à la désignation de la réalité décrite une information sur la manière particulière dont le locuteur envisage cette réalité. Ainsi, la métonymie sert à exprimer une manière de voir, de sentir, comme l'a si bien analysé ALBERT HENRY dans son livre *Métonymie et métaphore*³ :

A l'origine [du déclenchement du mécanisme] il peut être alors souvent question de perception sélective en acte.

2. Paris, 1755, t. II, p. 111.

3. Paris, Klincksieck, 1971, p. 30. On peut regretter que l'absence d'une distinction assez nette entre la signification linguistique et la référence (cf. G. FREGE, « Sinn und Bedeutung », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, 1892, pp. 25-50) ainsi que la méconnaissance de la théorie de JAKOBSON aient empêché les analyses si justes et si pénétrantes d'ALBERT HENRY d'aboutir à une théorie de la métonymie satisfaisante pour le sémanticien. Il est vrai qu'autrement, le présent livre n'aurait plus sa raison d'être. En ce qui concerne les applications stylistiques, notre travail ne saurait dispenser de recourir au livre d'A. HENRY.

Funck-Brentano a rappelé un propos de la marquise de Brinvilliers, dans lequel K. NYROP a souligné, avec raison, une figure efficace. La célèbre empoisonneuse, une cassette à la main, disait un jour à une de ses servantes « qu'elle avait là de quoi se venger de ses ennemis et qu'il y avait dans cette boîte bien des successions ». Par le nom qui exprime la conséquence, indirecte, la Brinvilliers évoquait la cause : métonymie qui, heureusement, n'a pas vécu. Mais comme on en voit bien l'origine dans la psychologie du personnage, dont l'attention était toute braquée sur le but à atteindre... puisqu'elle n'avait plus à se préoccuper des moyens ! Nous sommes loin de la paresse de pensée et de la paresse d'expression. L'expressivité de cet emploi est infaillible, parce qu'il évoque, d'une manière synthétique, toute une série de rapports et de prolongements.

Le glissement de référence par lequel la Brinvilliers désigne des poisons sous le nom « des successions » ne relève pas, comme l'a bien vu ALBERT HENRY, de la seule activité du langage. Il est antérieur à l'acte de parole ; il existe dès que l'empoisonneuse songe au contenu de sa cassette, et la métonymie ne fait que traduire dans le langage une réalité psychologique autonome, extralinguistique. CHARLES BALLY⁴ avait vu lui aussi que le glissement de référence était premier par rapport à son inscription dans le langage. Pour lui, l'origine de la métonymie n'est pas autre chose qu'une erreur de la perception :

Celui qui a dit pour la première fois : « Voici une *voile* » en voyant un bateau à *voiles*, l'a fait parce que, positivement, il ne regardait que la voile en voyant le bateau ; on a appelé cela faire une *synecdoque*. Il y a analyse imparfaite lorsque nous confondons deux choses distinctes, mais unies par un lien constant, p. ex. lorsque nous désignons le contenu par le contenant. Celui qui a dit pour la première fois : « Un verre de vin » pour « le vin contenu dans un verre » a fait une faute d'analyse : on a appelé cela faire une *métonymie*.

On peut penser cependant que BALLY va trop loin quand il explique par la « paresse de pensée » les processus psychologiques qui sont à l'origine de la métonymie et de la synecdoque. La vérité est sans doute plus nuancée et puisque nul n'a mieux qu'ALBERT HENRY ana-

4. *Traité de stylistique*, pp. 188-189.

lysé cet aspect du mécanisme métonymique, nous n'hésitons pas à citer la page fondamentale où il généralise son observation ⁵ :

A l'origine, il y a une synthèse aperceptive, l'intérêt se portant, tantôt sur un aspect des choses dans l'esprit, tantôt sur un autre. A l'origine, il y a aussi la liberté de l'esprit, qui peut aborder tous les spectacles par des biais très divers, ou, plutôt, qui peut balayer sa propre substance selon des modalités variées, suivant des intérêts essentiels ou contingents. Comme disait Valéry : « La Réalité commune est un cas particulier de l'univers nerveux : ou plutôt, un état, un moment, une fréquence, un régime, un système de valeurs... » L'opération fondamentale de l'esprit est une focalisation : il braque, concentre (focalise) ou dilue (défocalise) son faisceau inquisiteur et éclairant selon ses préoccupations ou ses intentions.

* * *

Notre analyse de la métonymie conduisait à y voir une ellipse. Il y a tout lieu de penser que cet aspect n'est pas étranger à certaines possibilités de motivation. C'est d'ailleurs de cette manière que CREVIER ⁶ expliquait le recours à la métonymie :

Elle sert aussi à abrégé l'expression : et c'est de quoi les hommes sont généralement très curieux. Nous disons une *perse*, pour signifier une toile fabriquée en Perse : une *Damas*, pour une étoffe de soie travaillée sur le modèle de celles qui nous sont venues originellement de la ville de Damas : de la *Fayence*, pour une vaisselle de terre cuite, dont l'invention et l'usage nous viennent de *Faenza*, ou *Fayence*, ville d'Italie.

Parmi les motivations, conscientes ou inconscientes, du recours au mécanisme métonymique, il faut sans doute mettre en bonne place cette recherche d'une expression plus concise. BALLY l'explique par la « paresse d'expression » qui va ainsi dans le même sens que la « paresse de pensée » ; « si la perception était plus nette, elle exigerait une expression plus longue et plus minutieuse ». Mais cette recherche d'une expression plus concise n'est pas seulement le fait de « la paresse

5. *Métonymie et métaphore*, p. 23.

6. *Rhétorique française*, p. 110.

linguistique », de la tendance au moindre effort. C'est aussi, parfois, la marque du souci de donner par le raccourci la plus grande énergie possible à l'expression : l'emploi de la métonymie n'est donc pas étranger à la fonction affective du langage.

Le fait que la métonymie s'explique par une ellipse permet de rendre compte d'une autre de ses motivations. On recourt tout naturellement au mécanisme métonymique pour pallier les insuffisances du vocabulaire. Si un objet n'a pas de nom dans la langue, on pourra sans doute le désigner par une périphrase plus ou moins étendue ; mais c'est là un moyen peu économique, dont la lourdeur nuit à l'efficacité de la communication. Il sera plus expédient de désigner cet objet par un autre objet qui est avec lui dans une relation évidente. La rhétorique traditionnelle avait d'ailleurs remarqué que la plupart des catachrèses font appel au mécanisme métonymique.

* * *

Plus encore que pour la métaphore, les motivations de la métonymie échappent bien souvent à la conscience claire de celui qui la crée, parce qu'il ne se rend même pas compte, la plupart du temps, du fait que sa formulation constitue un écart par rapport à la dénomination la plus normale. CREVIER remarquait déjà qu' « on fait des métonymies et des synecdoques sans le vouloir et sans le savoir ». Il faudrait certainement tenir compte de cette différence importante entre la métaphore et la métonymie dans une étude psycholinguistique de ces mécanismes, comme il faut en tenir compte dans l'analyse stylistique des faits qui en relèvent.